

terme de cet exposé, et avec 1830 va commencer une ère nouvelle qui va nous mener rapidement aux considérations sur l'état actuel du système d'enseignement établi au Canada, et qui seront la conclusion de cette série d'articles.

(A continuer.)

Un de nos amis qui, depuis des années, nous porte un intérêt que rien n'altère, nous a demandé qui était l'auteur des articles successifs intitulés : " De l'éducation au Canada." Il les trouvait travaillés, étudiés, et..... *communiqués*, par conséquent. Le rédacteur du *Réveil* ne pouvait être à ses yeux, et uniquement, qu'un éternel chroniqueur, badin et superficiel. Nous nous empressons d'essayer à faire disparaître ce préjugé, comme nous l'avons fait pour tant d'autres. Le rédacteur-en-chef du *Réveil* est un piocheur, un bourreau de travail, et il a la tête aux trois-quarts blanche, à un âge *relativement* peu avancé, rien que pour avoir passé la moitié de sa vie à pester contre la paresse de ses compatriotes. Si l'ami dont nous parlons voulait bien faire une visite à nos bureaux, il serait émerveillé de la quantité de notes historiques, scientifiques et littéraires que nous avons accumulées depuis un temps immémorial. Aujourd'hui, nous retrouvons, nous fouillons, nous exhurons ces notes et nous étonnons le peuple, pardieu ! c'est bien simple. Que n'importe qui en fasse autant pendant quinze ans, et il pourra ensuite publier un autre *Réveil*, lorsque le nôtre sera en pleine décrépitude.

Il n'est pas malséant toutefois de profiter d'une occasion comme celle-ci pour faire savoir à nos lecteurs que tous les premiers articles du *Réveil* seront sans exception aucune le produit de la rédaction, et que, lorsqu'ils ne le seront pas, un *communiqué* au bas de l'article ou une signature quelconque pourront édifier le lecteur à ce sujet. Donc, on saura toujours à qui s'adresser, lorsqu'on voudra ou nous rendre hommage ou nous démolir. Mais être méconnu, ah !..... Et dire que le *Courrier du Canada* ne sait pas encore que nous sommes au monde ! Quelle expiation !.....

REVUE CRITIQUE.

HISTOIRE DES FORTIFICATIONS ET DES RUES DE QUÉBEC,
PAR J. M. LEMOINF.

C'est dans cette charmante histoire espagnole, *Militona*, que Théophile Gauthier a dit :

Le bonheur illumine les maisons et leur donne une physionomie que n'ont pas les autres. Les murailles savent sourire et pleurer ;

elles s'amuse ou elles s'ennuient ; elles sont revêches ou hospitalières, selon le caractère de l'habitant qui leur sert d'âme.

Ne pourrait-on pas ajouter que les maisons et les murs forment les traits de la physionomie, triste ou gaie, des villes, surtout de celles qui se sont arrêtées dans leur développement ? Notre vieille ville serait une de celles-là, et à cause de cette situation, elle a le privilège de se faire aimer des poètes et des penseurs.

Il en est autrement des villes progressives : ici rien qui porte à rêver : le bruit, le mouvement des rues, qui s'allongent toujours, empêchent de saisir tout d'abord le caractère des maisons et l'allure des gens qui les habitent. Elles conviennent à l'homme des foules, le moins recueilli, le moins rêveur des passants.

Se peut-il que Québec soit à cette période où une ville oscille entre la vitalité et la décadence ? Un étranger qui connaissait bien notre imposant rocher, me disait naguère : " On est frappé, chez vous, par un je ne sais quoi de triste, de désolé qui parle sans cesse du temps passé. Chacune de vos rues a des traits qui lui sont propres ; elles perpétuent, comme une transition, les commencements, les progrès, la maturité, — j'allais dire la décadence, — de votre vénérable ville. Oh ! j'en ai bien connu de ces rues silencieuses, ondulant sur le roc ; je les ai même recherchées souvent, devenu rêveur à force de les contempler et me prenant irrésistiblement à aimer le passé et les choses vieilles qui en parlent ! "

Les rues subissent parfois de rapides et mystérieuses transformations : le commerce les délaisse pour porter ailleurs ses comptoirs, l'industrie, ses boutiques. Elles deviennent tantôt bruyantes et fréquentées ; tantôt désertes et presque abandonnées. J'ai observé cette dernière transformation dans une rue de St. Roch, la première qui ait reçu sa parure (est-ce bien parure qu'il faut dire ?) de macadam. Elle était devenue tout-à-coup fort animée : c'était là que les militaires, du temps que nous avions de vrais militaires, aimaient à passer ; carrosses et cabriolets s'y sentaient à l'aise après les cahotements de la rue du Pont. En peu de temps elle devint la rue des maisons bien soignées, propres et bien peintes. Aujourd'hui le silence y règne. Les cavalcades et les beaux équipages, retour du Sault Montmorency, s'éprouvent des nouveaux pavés de bois et abandonnèrent cette rue qui avait eu, elle aussi, ses jours de fête et de bruit. C'est le "recueillement claustral" qui s'en est emparé, et les maisons, un peu fanées, ont l'air de regretter et de s'ennuyer.

Il y a des rues qui n'ont qu'une maison, je veux dire qu'il n'en existe qu'une seule sur laquelle se concentre le regard. Otez cette maison, habitée par quelque excentrique, dont les allures agissent sur les gens superstitieux et la rue a perdu tout son charme.

L'aspect de certaines rues de St. Roch était autrefois tout un enseignement et accentuait bien mieux qu'il ne le fait aujourd'hui, le caractère de nos classes laborieuses. Il y avait sur chaque alignement de ces rues, des centaines de maisons habitées par leurs propriétaires, gens industriels, qui s'étaient ingénies à les construire et à les embellir par degrés. Ces cottages si bien entretenus se touchaient presque tous et quand ils se mettaient à vieillir, s'affaissaient sur leurs piliers de bois rentrant dans le sol et se prêtaient ainsi un mutuel appui. Ces maisons-là, disparues dans nos incendies, sont